

mais je ne saurais nier que les bons maîtres qui nous enseignaient l'arithmétique il y a cinquante ans, bien que la plupart d'entre eux ignorassent le nom même de la science pédagogique, réussissaient à former de bons arithméticiens, des comptables experts. Ceux qui avaient le plus de succès étaient les instituteurs anglais ou irlandais, dont un grand nombre avaient puisé leurs connaissances en Europe. Aussi nos Canadiens leur confiaient-ils l'instruction de ceux de leurs enfants qu'ils destinaient aux affaires.

Dans ces écoles, outre les exercices de la langue anglaise, on ne s'occupait que de trois branches : l'arithmétique, la tenue des livres et la calligraphie. On appliquait sans le savoir la méthode Jacotôt. L'élève était presque complètement livré à lui-même. On lui mettait entre les mains un traité d'arithmétique fort bien fait, soit *Thompson, Guff, The Tutors Assistant* ou autres, lesquels étaient remplis d'une foule de problèmes pratiques et compliqués, contenant les réponses, et on le laissait se débrouiller comme il le pouvait. Chaque fois qu'il était embarrassé, il allait trouver le maître qui lui indiquait la marche à suivre pour arriver à une bonne solution. Chaque problème correct était soigneusement copié au propre dans un beau cahier. Il n'était jamais question du pourquoi, ni de la raison des choses. A force de s'exercer à faire des problèmes quelquefois difficiles et de les copier, les élèves bien doués parvenaient à apprendre parfaitement leur arithmétique, mais aussi plusieurs perdaient-ils complètement leur temps.

La couleur de l'encre avait aussi son importance. J'ai connu un ancien instituteur dont l'école a été en grande vogue, qui n'a dû sa réputation qu'à l'encre bleue pour faire écrire les problèmes et à la rouge pour le réglage. Les certificats qu'il délivrait aux élèves qui avaient suivi son cours étaient ainsi conçus : *Mr. X is a good scholar. He writes a good*

*hand and can calculate well.* C'était là tout le bagage scientifique que l'on exigeait. Plusieurs de ces gradués, à bon marché, ont très bien réussi dans le monde, et un grand nombre ont occupé dans les affaires un rang distingué. Mais depuis lors les choses ont changé. Aujourd'hui, on comprend qu'il ne suffit pas de savoir, derrière un comptoir aligner des chiffres, les écrire proprement dans un livre pour être un homme d'affaires instruit.

Il faut de plus connaître l'histoire du Canada, celle des Etats-Unis et celle de l'Europe, savoir la géographie locale et celle des pays avec lesquels nous sommes en relations commerciales. Car les hommes qui, par leur talent, leur bonne conduite, leur économie, leur énergie, réussissent dans le commerce peuvent être appelés plus tard à jouer un rôle important dans l'administration des affaires publiques de leur pays.

Plusieurs de nos marchands, qui ont commencé dans des conditions bien humbles, sont arrivés à la fortune et ont occupé les plus hautes positions civiques et politiques du Canada. Inutile de nommer ici les Thibeaudeau, les Garneau, les Hamel, les Shebyn, et tant d'autres que le lecteur a déjà reconnus.

Jusqu'à la fondation des écoles normales, en 1857, l'arithmétique avait été très négligée dans nos écoles canadiennes. On en était encore à l'ancien système, c'est-à-dire que l'on attendait que l'enfant sût bien lire couramment, écrire lisiblement pour commencer à lui enseigner cette branche si importante ce qui, avec les méthodes défectueuses que l'on employait alors, prenait deux ou trois ans.

On commençait d'abord à enseigner à l'enfant à compter les nombres abstraits, à faire les chiffres, et ensuite on lui mettait entre les mains l'arithmétique de Bouthillier dont on lui faisait apprendre par cœur les définitions, en commençant par la numération. On